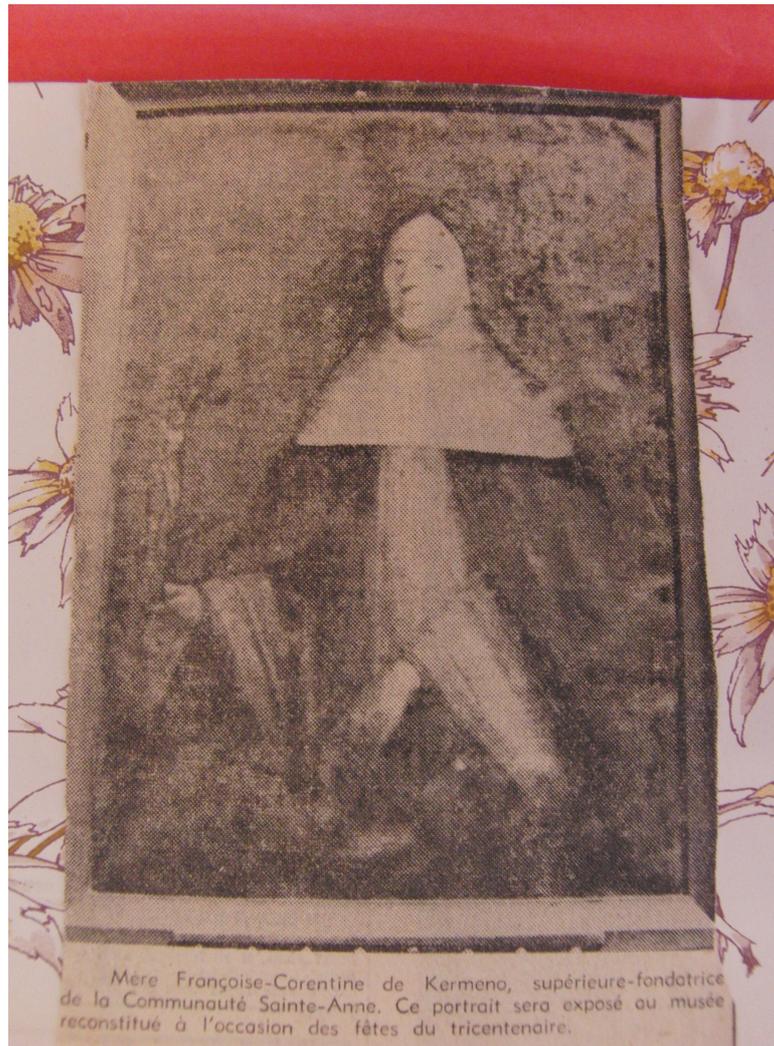


Autobiographie de Françoise Corentine de Kermeno.



Mère Françoise-Corentine de Kermeno, supérieure-fondatrice de la Communauté Sainte-Anne. Ce portrait sera exposé au musée reconstitué à l'occasion des fêtes du tricentenaire.

« Portrait de la révérende mère Françoise Corentine de Kermeno de la mère de Dieu »

Recueil des choses plus particulières de la vie de la révérende mère Françoise Corentine de Kermeno de la mère de Dieu.

Religieuse hospitalière de la communauté de Quimper fondatrice et première supérieure de cet établissement.

Écrit par elle-même, par commandement de son supérieur.

« Conduite de Dieu sur un avorton de grâce »

Première grâce : ce fut une prévenance de laquelle je n'ai jamais parlé à mes directeurs, ayant jugé qu'ils ne pourraient croire étant telle que je suis. Mais puisqu'il s'agit de tout dire, je ne la puis omettre.

Je la reçus un jour avant de naître par une visite de mon bon ange, non des yeux du corps, à ce que je crois, mais clairement des yeux de l'esprit, par laquelle il me fit connaître qu'il y avait un auteur souverain de toutes choses, duquel toutes les créatures dépendent, et en cette vision, je reçus une grâce avancée, qui me faisait, dès le moment de ma naissance comprendre tout ce que l'on disait et prendre part à toutes choses.

Et ce qui me charma le plus, venant au monde, fut la lumière laquelle me causait une grande

admiration de cette œuvre du tout-puissant. Je ne dis pas que cette connaissance fut accompagnée de l'usage de la raison pour distinguer le bien et le mal par voie de savoir, mais par un instinct intérieur, semblable à ce qui regarde l'âme, à celui des animaux pour ce qui regarde leur contraire. Dans cet instinct me donna une aversion pour les hommes et je ne pouvais souffrir de leur être donnée à porter sans beaucoup de pleurs et de résistance : je ne sais si ce fut le sujet pour lequel on m'appela : « La petite religieuse » ?

Les premiers mois de ma naissance, je voyais souvent mon bon ange lequel imprima en mon âme une disposition d'intelligence et de docilité d'esprit à recevoir les impressions de la foi, qui a été telle, que par la grâce de dieu et sa divine miséricorde, j'ai été comme une cire molle sur ce point et jamais chose aucune contre la foi n'a pu trouver entrée en mon esprit jusqu'à présent.

Mon saint ange me disposa pour mon baptême, me remontrant la grandeur de ce bienfait et il me semble que sa présence faisait dans l'âme le même effet que le soleil lorsqu'il paraît dans un lieu sombre, mais avec différence, que lorsque le soleil se retire, les ténèbres tiennent sa place. Mais dans l'âme, il reste des impressions de lumière, que je ne connaissais pas, mais auxquelles j'attribue celles que m'avais donné l'idée de la grandeur de Dieu, de sa puissance, immensité et justice et de ce qu'il voyait tout et savait tout.

Ces idées me le faisaient beaucoup craindre et respecter. Je ne sais pas ce qui fut cause que dès que j'eusse appris mes prières, je m'affectionnais à dire et répéter mon rosaire et à prier la Sainte Vierge. Mais je sais bien que dès le temps que je fus sevrée, je me trouvais dans un besoin extraordinaire de secours du ciel, pour ne pas devenir dès ce temps un tison d'enfer, et cet instinct intérieur dont j'ai parlé lequel m'avait donné aversion pour les hommes, me faisait comprendre que leur familiarité était un mal, joint à une pudeur naturelle qu'il avait plu à Dieu de me donner ne m'avait préservée, avec les autres impressions dont j'ai parlé, je serais d'abord tombée dans les filets du diable.

Voici comment mes parent, quoique pieux, vivaient alors dans le faste et la mondanité, et avaient grand nombre de domestiques, entre lesquels il y en avait de très vicieux.

La gouvernante qui me servait avait souvent des attaques où je lui servais de bon ange lui appelant au secours par mes cris mais elle me commettait en diverses occasions entre les mains de ces misérables, lesquels étaient tellement brutaux qu'ils n'avaient aucune considération, ni pour naissance ni pour enfance.

La divine bonté me faisait leur résister en toutes les manières que la tendresse de mon âge, le secours du ciel me pouvait permettre, et par la divine miséricorde et la grâce dont elle m'avait prévenue j'eus ces combats toujours à souffrir efficacement. Depuis avoir quitté ma nourrice jusqu'à l'âge de 5 à 6 ans.

(Illisible) peu de temps après je pensais encore être noyée car un de ces misérables ayant abandonné la litière dans laquelle j'étais mise avec ma gouvernante pour un changement d'air, je demeurais à la merci d'une grande rivière débordée laquelle fit sortir la litière de dessus les brancards, et je ne sais pas bien comment on put faire pour me tirer de ce péril.

Ce fut un temps où je priais beaucoup la Sainte Vierge et autant que la mémoire me peut me fournir, je fus un temps où je disais 3 rosaires par jour. Cette dévotion me faisait aimer tendrement la Sainte-Vierge : je commençais lors à devenir sujette à de grandes maladies, j'eus 3 fièvres continues, de rechutes. Lesquelles m'avaient réduites à l'extrémité, et on faisait des vœux pour me demander la vie : le premier fut fait à la Sainte Trinité.

Depuis l'âge de 7 à 8 ans j'ai été travaillée et assaillie jusqu'à 11 ans, successivement de peines, de ténèbres et de terribles tentations qui me travaillaient extrêmement et me refroidissaient en mes dévotions. Et je me sentais dans un si grand éloignement de dieu, que je n'avais aucun mouvement de prier que pour complaire à mes parents. Après avoir été 4 ans en cet état, on apprit à nous enseigner ce qui nous était nécessaire. Je commençais à espérer en la Sainte Vierge et qu'elle m'obtiendrait la grâce de me convertir : je l'en priais de tout mon cœur avec larmes, quoique le démon m'insinuait toujours que c'était inutilement. Je m'adressais aussi à la bonne Sainte Anne de laquelle j'avais appris des miracles, et à Saint Pierre pour qu'il m'ouvrit la porte du ciel.

Tôt après avoir commencé à les invoquer, ces tentations premières cessèrent si entièrement que depuis, grâce à notre seigneur Jésus Christ et sa très sainte mère, je n'en ai été atteinte. Pour a tentation de désespoir, elle se dissipa aussi par un confession générale que je fus inspirée de faire après avoir entendu quelque sermon des fins dernières. J'avais alors 12 ans. Il n'est pas croyable l'effort que je dus faire pour résister aux démons, les secours des saints anges, la consolation que je reçus en la sainte communion de m'être fait cet effort me furent d'un puissant secours, l'impression intérieure qui me fut donnée de la fête qui se faisait au ciel donna conversion, dont j'avais autant de certitude que si je l'avais vue de mes yeux du corps, ce qui me mit dans un grand calme, quoique je ressentis mon âme extrêmement affaiblie de l'état de mort où elle avait été si longtemps.

Approchant les fêtes de la Pentecôte, j'eus un très grand désir de demander la venue du Saint-Esprit dans mon âme pour réparer les pertes qu'elle avait faites et pour la fortifier et maintenir en la grâce de Dieu : je demandais cette grâce tous les jours depuis pâques et je veillais autant que je pouvais sur ma conscience pour la faire nette de toute récidive au péché, afin d'être mieux disposée à cette grâce sans laquelle, j'étais fort persuadée que ma conversion ne pouvait être entière.

Le jour de la pentecôte étant arrivée, ayant communiqué à la paroisse et renouvelé mes demandes au saint sacrement, auquel il a plu à Dieu de me donner une foi très vive.

Au retour à la maison, je fus saisie tout à coup d'un assaut d'amour et possédée par un esprit divin qui attire sous son domaine toutes les puissances et sens intérieurs de mon âme par un recueillement continuel qui ne dura 3 jours, auquel temps je ressentais les opérations ineffables de sa présence et de sa grâce en mon âme qui demeura embrasée du divin amour et dans une ferveur d'esprit qui me poussait à toutes les mortifications et bonnes œuvres que je faisais en cachette car je craignais toujours beaucoup qu'on me connût ce qui se passait en moi. J'avais extrêmement à cœur de faire en cette manière les petits biens que je pouvais, aux pauvres dans la vue que je pouvais (?) les imputait faits à lui-même. Je me trouvais en ce temps dans un petit paradis intérieur qui m'attirait à la solitude et me détachait des vanités du monde d'une manière très efficace et très forte.

Je fus en cette disposition jusqu'à l'automne, ensuite en quel temps je me retirais un jour dans un tonnelle du jardin et j'y portais un roman que ma mère m'avait donné à lire, mais la grâce qui agissait lors en mon âme faisait que je tirais du bien de toutes choses, et que ces lectures résultaient à me donner du mépris du monde et de l'instabilité de ses plaisirs. Je jetais le livre et me trouvais dans un recueillement auquel temps la Sainte Vierge tenant le petit Jésus me parut en esprit entre les deux états du monde et de la religion, me faisant voir tout ce qu'il peut y avoir de délectable au premier, et tout ce qu'il y avait de rude au second et ce que j'aurais à y souffrir. Or la ramas de tout ensemble me fit paraître la religion terrible à la nature mais en même temps la disposition d'amour et de contrition qui s'étaient imprimés en mon âme (laquelle contrition y a toujours restée jusqu'à conversion) se ranimèrent à la vue de ces divins objets, lesquels me proposaient les deux états du monde avec ses attraits, et de la religion avec ses rigueurs, pour en choisir un.

J'embrassais ce dernier avec une ferveur d'esprit et un désir de pénitence extrême, et en fit vœu sur le champ. Et comme dans cette vue intérieure je connus que cette grâce m'était obtenue par la Sainte Vierge, je formais le dessein, par reconnaissance de me faire Carmélite, et de m'enrôler sous son enseigne.

Depuis cette grâce que je reçus environ ma douzième année jusqu'à la dix-septième, en laquelle je me fis religieuse, fut pour moi un temps de pureté de conscience, de piété, et d'amour de Dieu et du prochain. Je dis de pureté de conscience, ça je n'aurais pas voulu commettre aucune faute en mon cœur, et la propre humeur était extrêmement détruite : je n'avais rien tant à cœur que de me délaisser en tout à la conduite de mes parents, jusques à ma retraite du monde, sans recherche ni fuite de ce qui me pourrait contenter ou déplaire.

Ainsi je passais ces années avec innocence ; j'eus de puissants secours pour cela.

L'un fut le révérend père Julien Maunoir, lequel s'égara dans le bois de notre maison, et y vint, sans dessein prémédité à ce que je crois. Il nous parla des grâces extraordinaires que recevait une âme de

la ville capitale du diocèse, par ses communications avec la Sainte Vierge et avec Saint-Corentin. Ce récit m'embrasa extrêmement le cœur et me porta à me mettre sous la protection spéciale de ce grand saint et à l'invoquer tous les jours.

Je conçus aussi un grand désir de communiquer avec cette servante de Dieu pour apprendre, par ses exemples, le chemin de sainteté. Et il me demeura de très bonnes impressions de cette visite du père Maunoir. Presque en même temps vint demeurer chez nous une de nos parentes très dévote au Saint Rosaire, ce qui fit renaître en moi la même dévotion, qui n'a été une source de grâce, n'ayant jusqu'alors pris attache à aucune prière vocale depuis ma conversion et croyant ne rien faire si je n'en avais.

Dans la même année ce me semble, ou dans la suivante, mes parents prirent maison en ville pour l'éducation de mes frères, et pour nous élever à l'air du monde. La divine bonté m'y fit trouver de grandes consolations à mon âme par la fréquentation des sacrements desquels nous approchions toutes les semaines, et les secours que je recevais des confesseurs et des sermons.

J'eus aussi connaissance de cette sainte âme, laquelle vint demeurer chez nous, qui se nommait Catherine Danielou.

Ma voie intérieure en ce temps était de colloques amoureux avec Dieu, et je ne pouvais prier vocalement. Lorsque le Saint-Sacrement était exposé, ou au temps de la messe auquel il était présent sur l'autel, il m'est impossible de dire les embrasements de mon chétif cœur au temps de la communion, ni les opérations de grâce et d'entretiens intimes et réciproques de ce divin époux avec sa chétive créature, comme aussi aux autres temps que j'ai dit mais singulièrement lorsqu'il était exposé. Et en ces temps je ne pouvais parler que de Dieu à ceux que je voyais, et, quoique je fisse pour me cacher, je ne pouvais faire que l'on ne m'estimât extrêmement dévote au Saint Sacrement. Je me trouvais quelque fois en des bals en ces temps avec ma mère, et j'y étais tellement embrasée du divin amour, que je faisais des entretiens forts touchants à ceux qui se trouvaient près de moi. Mon attrait intérieur était un abandon continuel de tout mon être à Dieu. Je lui offrais mon chétif cœur si souvent à la sainte communion et le priais si amoureusement et constamment de l'accepter et de le retenir pour toujours en sa possession qu'enfin un jour la divine miséricorde m'exauça et s'en rendit le maître d'une manière que j'ai toujours ressentie depuis et n'a jamais discontinué. Je m'appliquais en ce temps à la présence de Dieu aux jours de communion j'y étais continuellement attentive ; aux autres jours, non ! Quoique je m'y remettais de temps en temps.

Ce fut un jour de communion que je vis les saints visiteurs de cette sainte âme Catherine Danielou, dont j'ai parlé, lesquels l'entretenaient avec une démonstration de bienveillance et familiarité singulières, trois dimanches de suite.

Ce fut à ce jour de communion, que, passant le jardin de Seaur(?) avec ma mère, qui voulut abrégier le chemin pour aller à Loc-Maria, qu'il me fut dit dans le cœur ces paroles :

« tu seras religieuse et tu y souffriras »

Je n'avais aucune connaissance de notre saint-ordre ni ouïs aucune mention qu'on l'y devait établir ici.

Ce fut encore par ces embrasements intérieurs que le Saint-Sacrement opérait en moi, et la communion de cette sainte âme que je me portais avec ardeur au mépris des souffrances, des mépris et de l'abandon de toutes les créatures, et si la dévotion que j'avais prise à Saint Corentin ne m'eût arrêtée, j'eusse voulu me faire religieuse hors la province, pour n'être vue ni connue de personne. Je demandais instamment à Notre-Seigneur qu'il me donnât un très rude noviciat en la religion et la grâce de souffrir des douleurs continuelles au corps après ma profession. Et qu'aucune partie n'eût été exempte des ressentiments de quelques souffrances avant ma mort. Ayant fait longtemps ces demandes à Notre Seigneur j'eus une assurance intérieure devant l'autel de Saint Corentin, de les avoir obtenues. Et j'ai depuis eu la confirmation de cette vérité par mon expérience.

La divine bonté me fit en connaissance d'une extase d'une petite sainte qui demeurait en notre maison eut au sujet de l'ordre que je devais embrasser, et qui m'était fort inconnu ; et comme l'habit et les fonctions dans lesquelles elle me voyait ; et ce qu'elle disait à ce sujet me semblait ne me pouvoir convenir, je pensais qu'elle était en délire, mais elle répondit à ma pensée et me donna raison sur ce que j'avais difficulté à croire. Ce qui me fit juger que vraiment elle avait révélation de

l'avenir pour mon égard. Qui a été depuis confirmé par mon engagement à notre Saint Ordre, duquel les démons, par une permission divine, me voulaient divertir par deux moyens :

-L'un fut de prendre la forme des saints visiteurs de Catherine Danielou, que nous avions chez nous, et lui paraissant sous cette apparence, ils la chargèrent de me venir dire que Dieu ne me voulait pas que je fusse religieuse. Cette nouvelle me jeta dans de grands anéantissements de moi-même et une douleur tellement pénétrante de me voir ainsi rebutée du ciel pour ce saint état pour lequel j'avais tant d'amour et d'estime, qu'il n'est pas convenable la peine où je me trouvais, sans néanmoins que je pusse consentir à la moindre opposition à ce qui eut été de la volonté de Dieu.

Je ne fus pas plus de heures en cette peine qui était violente, car les véritables visiteurs de cette sainte âme lui firent connaître la ruse dont les démons s'étaient servie, et qu'ils lui avaient fait oublier de leur présenter la croix à adorer.

-L'autre moyen dont ils se voulurent servir fut qu'il se présenta pour moi une fortune, laquelle me fut proposée avec tous les charmes qui pouvaient ébranler ma vocation, et avoir entrée en mon cœur qui avait naturellement une forte pente pour tout ce qui se trouvait conjoint à ce parti. Et je ressentais en la partie inférieure une opposition la grâce et une excitation à l'accepter. Lequel sentiment fut repoussé autant de fois qu'il se présentait, par une force vigoureuse du divin amour, lequel me poussa, faisant ce petit sacrifice à Dieu de ce qui me pouvait charmer en cette rencontre, de lui consacrer la volonté amoureuse et courageuse que je ressentais, de lui pouvoir sacrifier tout ce qu'il y avait sur la terre de grand et de charmant et de fastueux.

La divine miséricorde me fit surmonter une autre piège, mais je tombais malheureusement en un autre, qui, à ce que je crois, est celui qui m'a fait avorter à la grâce : ce fut qu'étant d'un naturel affectif, et prenant un grand goût à être aimée des créatures, pourvu que ce fut sans péché et sans prétention, de mariage, très singulièrement quand les personnes étaient d'un caractère à se distinguer du commun, il s'en trouva de cette sorte se passionner pour moi, mais quoique je succombais à la complaisance que j'y prenais, jusqu'à ce que néanmoins je commençais à reconnaître que cela allait à l'excès. Ce qui me parut que lorsque ces personnes crurent que j'avais le cœur engagé, et que je me comportais sans méfiance de leurs mauvaises dispositions. J'en conçut de l'horreur, remarquant où cela les portait, mais ne pouvant, sans les scandaliser éviter les occasions de les voir.

J'éprouvais des protections du ciel qui me préservèrent en quelque occasion de tomber dans le piège. C'est donc celui que j'évitais par la divine grâce. Je dis évité et non surmonté comme j'ai dit ci-dessus, car j'ai mérité que le ciel m'abandonnât, me laissant aller à cette vaine complaisance d'être aimée des créatures ; qui est un piège que le démon m'a tendu dans tout le cours de ma vie, me prenant par mon grand faible, et c'est ce qui a toujours détruit les progrès de la grâce en mon âme, comme on le verra dans la suite.

La divine bonté, lors de ma conversion, me donna un pressentiment du besoin que j'avais de me précautionner sur ce point qui me faisait désirer et demander à dieu, qu'il mit en moi des remèdes d'amour, me faisait désirer et demander dieu, qu'il mit sur moi des remèdes d'amour, ne faisant telle que personne ne pût avoir inclination pour moi.

Une autre ruse par laquelle le démon me fit manquer à la grâce, est qu'ayant embrassé fervemment la mortification de mes sens depuis cet assaut d'amour de la Pentecôte dont j'ai parlé, jusqu'à l'automne d'ensuite ou je me vouais à la religion, il m'insinua, quelques jours ou semaines après cette grâce que je reçus, que je pouvais remettre à me fortifier jusqu'au temps où je serai religieuse, et que j'aurai assez de temps pour faire pénitence. Je donnai dans ce panneau ce qui m'a été d'un grand préjudice ayant anéanti les prémices d'une grâce victorieuse sur les recherches imparfaites et immortifiées de la nature, que je n'ai pu recouvrer après, ce qui a fait que j'ai croupi dans une vie lâche au service de Dieu.

J'avais dans ce temps de ferveur un désir ardent de mourir dans un total abandon des créatures et dans une disposition de corps si répugnante, que je fasse horreur à tous le monde et fusse séparée des humains comme une ladre. Tout ce qui pouvait être de plus rude à la nature était l'objet de mes désirs et du doux entretiens de mon âme.

Un jour notre Catherine étant dans ses voies extraordinaires, les démons la menacèrent de me faire

déchoir des bonnes dispositions ou j'étais, ce qui l'affligea, et, se tournant vers ses saints visiteurs, elle demeura un peu de temps les regardant sans rien dire, mais écoutant, ses semblait (?), d'un visage triste ce qui lui était dit là-dessus. Après elle reprit un visage gai. Et se tournant vers les démons leur dit : « vous dite que vous surmonterez et la ferez tomber ? Et après ? Ce qu'elle disait en riant ».

Quand le temps fut venu où je me devais rendre religieuse, ce qui fut en l'âge de 17 à 18 ans, il n'est pas concevable l'effort que la grâce fit sur la nature en ce temps très particulièrement.

Le jour de mon entrée, les démons, à ce que je crois, agissaient beaucoup pour ranimer en mon cœur l'attache à mes parents, les penchants de la nature aux plaisirs, honneurs et commodités, pour me mettre dans l'idée le monde où je pouvais m'y faire distinguer du commun. D'autre part, la connaissance que j'avais des rigueurs de la religion, et de ce que j'y devais souffrir. Ils me les faisaient voir si difficiles qu'il me semblait que j'allais embrasser un enfer pour tout le temps de ma vie.

Ce combat qui était terrible, avait encore pour surcroît, la vue d'une désolation si grande dans la famille et parmi les domestiques et autres, qui eut semblé qu'ils en dussent mourir ; et l'accroissement des démonstrations de mes parents me crevait le cœur.

La sainte communion et la vue d'un crucifix que je tenais en mains me donnèrent beaucoup de force avec le mouvement d'amour avec lequel je m'étais destinée à cet état, lequel aux derniers jours avant mon entrée n'était pas du tout sensible, car l'âme était tellement plongée en sa peine et dans ses puissances et dans ses sens intérieurs que je n'étais capable de ressentir aucun adoucissement.

Le dernier effort du combat fut en recevant la bénédiction de mon père ; lorsque je le vis tout baigné de ses larmes, lui qui était si peu susceptible à en verser et pour lequel j'avais le plus de tendresse.

Je le quittais cependant avec un tel courage qu'il semblait à ceux qui m'accompagnaient que rien ne me touchait et que je faisais cela avec facilité.

Mon noviciat fut tel que je l'avais demandé, j'y fus si continuellement harassée, non seulement des fondatrices de l'établissement qui s'était fait depuis trois mois, mais aussi de celles qui étaient admises pour être religieuses, et même de la Tourière qui était au dedans que je n'avais presque aucune relâche aux mortifications, corrections, humiliations, mépris, rapports et causeries ; les récréations se faisaient ordinairement à mes dépens et je pouvais dire que mon pain quotidien était trempé de mes larmes. Le confesseur, de sa part, me rudoyait extrêmement croyant que c'était ignorance et le défaut de m'examiner, ou par malice, que je lui fournissais pas en mes confessions matière d'absolution.

Le couvent était aussi fort pauvre, et la nourriture et toute autre chose nécessaire à la vie s'en ressentait très fort. Il n'y avait pas un jardin ou l'on pût prendre l'air ; l'usage de l'entrée de celui de l'hôpital était interdit aux religieuses, et leur cour était très petite.

Savoir avec cela un resserrement de cœur qui faisait que je ne pouvais communiquer mes dispositions intérieures à personne, ce qui faisait que l'on me changea et rechangea de mère-maîtresse six ou sept fois. La nature ressentait beaucoup toutes ces choses, et on me menaçait de me mettre hors de la religion

(Manque certainement une partie ou une page)

me fit connaître que le contenu en ces 6 vers de Saint Jean de la Croix s'accomplissait en moi :

« en l'obscur mais hors du danger
par une échelle concrète
couverte d'un voile étranger
je me dérobai en cachette
heureux sort ! Quand tout à propos
la maison était en repos.

Je ne sais comment s'est exécuté en moi, si ce n'est qu'obscurité et échelle secrète soient appliquées à la voie intérieure, par laquelle sa miséricorde me conduit, qui est l'esprit de foi et les impressions continuelles de cette possession intime de mon cœur par Notre-Seigneur J.C. Ce qui me tient anéantie et contrite en sa divine présence pour mon état criminel avec la vue de sa divine présence,

qui sont les choses qui sont restées même dans les voies de dérèglement ou j'ai passé. Et le voile étranger est peut-être le peu de conformité de mon extérieur avec l'intérieur. Si ce n'est cela je ne puis savoir l'explication.

Si j'avais persévéré dans l'état où j'étais mes 2 et 3 premières années de religion, je serais maintenant une grande sainte car tous les grands désirs et les grâces précédentes avaient lors leur exécution ; et Dieu opérait en mon intérieur admirablement.

Ce qui me faisait un peu de peine était qu'il ne m'était pas permis d'exercer à l'égard des pauvres toutes les charités que j'eusse désiré. Il y avait en ce temps quelque pauvre femme atteinte d'une maladie pédiculaire. On me fit la défense de tirer cette vermine par ce qu'elle faisait bondir le cœur à ce qu'on disait. Ne voulant pas désobéir, je m'avisai d'en mettre en ma manche, et la bonté de Dieu faisait que les insectes se réunissaient tous en un petit tas sans qu'aucun me courut sur le corps. Et comme je les comptais en les mettant selon ma dévotion, je retrouvai le même nombre au retour de l'hôpital et les jetai au feu.

De cet état auquel je me trouvais alors, je déchus environ un an après ma profession par 3 autres pièges du démon :

Le premier fut d'exciter en ma supérieure un sentiment d'estime et d'amitié pour moi, si tendre qu'elle ne me pouvait perdre de vue ; elle ne cessait de me louer, applaudir et « délicater » et de me proposer pour exemple à toutes les religieuses. Quoique je me plaisais pas dans les commencements en ce changement de conduite, je ne pouvais néanmoins faire que la nature n'y trouvât son compte, et n'en tirât des forces, à mon préjudice.

En ce commencement, elle me commande de rendre compte de ma conscience à un certain ecclésiastique auquel elle voulait confier la direction de la communauté. Or comme il avait plu à Dieu me donner une obéissance aveugle, il me fallut aller contre toutes les oppositions et résistances de la nature pour en faire cet acte.

Je compris toutes les dispositions foncières que j'avais alors en forme de maximes spirituelles que je lui donnais, lesquels les furent approuvées et estimées extrêmement. Ce qui était encore un appât de superbe.

J'eus en ce temps une grande maladie de laquelle je ne guéris que par miracle : c'était un fièvre continue avec des redoublements, par laquelle je fus réduite au 7ème jour en état d'agonisante ayant déjà un côté mort, et ayant perdu connaissance avec des convulsions violentes et le hoquet des mourants. Au commencement de cette agonie, je me vis présentée au jugement de Dieu. Je ressentais la divine présence de mon juge sans le voir, mais bien la Sainte Vierge qui était auprès de moi, et qui me paraissait tournée vers mon juge que je ne pouvais voir que d'un côté.

Saint Corentin s'y trouva que je voyais pontificalement habillé. Et le démon qui entra par la cheminée en forme humaine, mais très horrible, vêtu d'une très vilaine couleur de feu, avec une carapousse soulevée de ses cornes. Il m'accusa de tous les péchés de ma vie passée, mais il lui fut dit qu'il m'accusa seulement des péchés depuis ma profession : ce qu'il fit avec beaucoup de véhémence.

Mais à toutes ces nouvelles accusations, on lui disait que je m'en étais bien confessée. Et lorsqu'il eut tout dit, je vis Saint Corentin le chasser et le battre de sa crosse. Et tout disparut.

Pendant que j'étais en cet état qui dura 10 à 12 heures je dis mon agonie. Je fus vouée à la Sainte Vierge et à Saint Corentin, lequel avant ma maladie, j'avais pris pour caution auprès de Dieu, ce qui m'a été d'un très grand secours. Comme on finit les prières d'un vœu, une forte convulsion me prit, à la fin de laquelle je me trouvais hors de danger et de péril de mort et en état de convalescence.

On me proclamait par la maison pour sainte : on me devait enterrer dans une chasse de plomb. On me redisait toutes ces choses après ma maladie. Il y en avait même qui me venait inviter à toucher les malades pour les guérir.

Aussitôt que je fus en état de marcher on me donna le soin des novices, et ma supérieure, suivant sa tendresse, m'exemptait extrêmement de la régularité et de l'acquit de mes oraisons. Il est vrai que je devins infirme : cela commença par un certain hoquet qui apparemment était excité par le démon pour me retirer de l'acquit de mes exercices spirituels et servir de sujet à une vie lâche et délicate. Ce fut le second piège, et ce qui me faisait toujours conduire avec délicatesse, irrégularité et appât

de superbe. Ce ne fut pas tout ! La grâce ayant son retranchement dans son fort me faisait néanmoins plusieurs attraites au recueillement, ce qui était connu du directeur auquel je me communiquais. Lui ayant dit que quelquefois ces attraites de recueillement me prenaient avec force lorsqu'il s'agissait de m'acquitter de mon office et de mon chapelet. Il me conseilla de les omettre en ces temps là, me faisant concevoir que le meilleur était de vaquer à l'intérieur et de suivre l'attrait. D'où je pris sujet de les omettre : ce fut le 3ème piège.

Le 4ème me fut à ce que je crois le plus nuisible : ce fut de me donner pur lecture plusieurs livres mystiques, parce que, dans la vérité : ma voie était telle. Et je m'y voyais guère de choses dont je n'eus l'expérience.

Il s'en trouva quelques-unes qui enseignaient que l'application à l'humanité sainte de Jésus-Christ était un empêchement à l'union avec Dieu, et qui tenait l'âme dans des voies basses et de sens. Et Que la présence de Dieu ne se devait pas regarder en aucun lieu prescrit. Cette lecture faisait que je ne regardais plus mon sauveur, même au très saint sacrement, que sa divinité, et que je n'avais plus pour sa sainte humanité l'amour et le respect que je lui devais. Elle fit encore que cette divine présence que je regardais spécialement dans l'intime de mon âme, je ne l'envisageais plus que dans le général du créé : ce qui fit que les puissances de mon âme étant dispersées, la rendait plus faible et plus disposée à se répandre au dehors. Ce qui arriva en effet de la sorte. Ces deux choses me portèrent un si notable préjudice que je ne fus pas longtemps avec les autres choses que j'ai dites, sans commencer à décliner, non tout à coup car comme je croyais bien faire, sa divine bonté ne me déniait pas ses grâces, mais comme mon âme faiblissait de plus en plus chaque jour, tant privée de ses soutiens, je devins dans une langueur spirituelle, laquelle il fut facile au démon de me surmonter ainsi qu'il avait menacé.

Je n'avais pas un seul secours des créatures pour le spirituel, mais on me poussait au précipice, chacun en sa manière. La divine miséricorde me donna néanmoins lumière de la manière dont je devais me comporter et envisager cet état. Ce que je mis par écrit mais ces lumières qui éclairaient l'entendement me communiquait pas de force à la volonté qui, s'étant éloignée de son jésus, était privée de sa vie et de la voie du salut.

Le démon ne m'empêchait pas d'avoir de belles lumières, et de les mettre par écrit. Elles étaient un moyen de me faire toujours applaudir et de m'empêcher de rentrer en moi-même pour connaître le déchet de mon état. Aussi un jour, étant allée au jardin, il se présenta à moi et me dit :

« je te ferai donner par tes écrits. Peu à peu je me trouvais dans une disposition fort opposée à la grâce, ce qui commença par un certain désir de voir et d'être vue., d'être estimée, aimée et employée dans les charges. J'étais extrêmement confuse de me voir dans une telle et si mauvaise disposition. L'ayant déclaré en une confession extraordinaire à mon père, qui était lors mon directeur et en fut fort scandalisé, et jusque au point qu'il ne voulût plus que je m'adressasse à lui pour aucune chose de ma conscience. Il n'eut pourtant pas ce sentiment pour aucun péché positif que j'eusse commis en conséquence de cette nouvelle disposition, mais, par ce que selon l'idée qu'il s'était fait de moi, il ne pouvait comprendre ce qui causait un tel acharnement.

J'avais en ce temps quelques persécutions domestiques mais qui n'était rien auprès de ce qui arriva lorsque je fus mise supérieure qui fut à la fin de ma 4ème année de profession, et de la 3ème : maîtresse des novices, ou j'avais en nombre des novices sous ma conduite, quoique mon mal et ce à quoi ma supérieure m'employait pour elle, m'otait beaucoup du temps que je leur devait donner. Ayant été mise supérieure en ma 23ème année, il se fit un parti contre moi, lequel avait d'autant plus de force à me faire peine et à me nuire, qu'il était écouté de mon supérieur. Mais ce qui leur donnait prise était que le démon ne surmonta pas les deux faibles dont j'ai parlé, l'un me rendait trop lâche et trop facile à me laisser aller aux indispositions auxquelles j'étais sujette, ce qui me retirait de la régularité et amusait plusieurs religieuses près de moi. Et au sujet de mon mal, je fus un temps notable sans m'acquitter d'aucun exercice spirituel, excepté l'usage des sacrements et entendre la messe.

Suivant la disposition où j'étais avant mon élection j'affectais d'être bien propre et n'omettais jamais ce qui pouvais y contribuer.

Mon père directeur, ayant appris d'une séculière pensionnaire en notre cité, la persécution domestique que je souffrais, et que j'agissais à l'égard des coupables avec autant de douceur et de témoignage d'amitié que si elles m'avaient obligée chaque jour, il en fut touché, et ce qui l'édifia encore plus, fut de me trouver dans une disposition sincère de les excuser lorsqu'il m'en parla, et de me juger seule coupable. C'était un véritable sentiment, car quoique leur zèle dépassa les bornes, ne s'arrêtant pas seulement au sujet que ma mauvaise disposition de corps et d'esprit leur fournissait. J'étais néanmoins si convaincue que la pauvreté de mon état les fondait en beaucoup de choses, et la grâce me soutenait en ce point de telle sorte que je n'avais aucun ressentiment contre elles : ce qui avait été estimé par le révérend père (qui avait entendu parler de leur manière d'agir et de ma conduite et sentiment à leur égard) pour une grâce rare.

En effet c'était une grande miséricorde de Dieu envers moi. Le nouveau directeur dont j'ai parlé en conçut aussi un si grand sentiment que ce fut le sujet qui lui fit concevoir une amitié si tendre pour moi qu'elle dégénéra en excès, et me trouvant de mon côté trop sensible à la manière gagnante dont il me la témoignait, il se trouva donc que celui auquel je m'adressais pour me conduire à Dieu, me détourna de Dieu. Cela n'empêcha pas qu'il ne me fit connaître la cause qui me préjudiciait, qui était de m'être retirée de la sainte humanité de J.C. Il me donna des livres pour me retirer de l'aveuglement où j'étais sur ce point. Et pour m'affectionner à ce divin sauveur. Mais j'étais si préoccupée à l'intérieur de la créature que le créateur n'y pouvait avoir entrée.

Avant ce que je viens de dire je m'étais adressé au révérend père recteur du collège (note : je présume que c'était le père Huby), mais comme ce ne fut qu'à la fin de sa supériorité, je n'en pus guère profiter. Néanmoins, en ce peu de temps il avait commencé à me retirer de la disposition prochaine où il me voyait de tomber en cet abîme. Mais son éloignement m'ayant fait recourir à la personne dont j'ai parlé me nuisit encore beaucoup.

La première ou seconde année de ma supériorité, il arriva ici une veuve de famille et de piété considérable de la ville, ayant perdu depuis fort peu de temps ses biens de fortune, s'adressa à moi pour me dire sa nécessité, en un temps où une de nos pensionnaires était décédée en notre maison, et nous avait donné par testament tout son mobilier pour prier pour elle.

J'avais trouvé 20 écus en argent dans un de ses coffres, dont je n'avais pas eu encore le temps de parler aux discrètes. Voyant cette respectable veuve dans le besoin, j'eus le mouvement de lui donner la moitié de la petite somme que j'avais trouvée à l'intention du repos de l'âme de la personne qui l'avait laissée. Le soir même cette chère défunte m'en vint remercier en m'embrasant avec une démonstration de joie et d'amitié inexplicable : ce qui me laissa une forte idée que cette aumône l'avait retirée du purgatoire.

Une autre fois la même veuve m'étant revenue lorsque nous avions reçu une somme d'argent que les discrètes et moi avions compté et mise par lots pour payer un certain nombre de dettes, je me trouvais en peine, ne sachant comment faire pour lui en donner une partie, craignant d'altérer de plus en plus l'esprit des religieuses, qui m'était fort opposé. Mais la compassion et la vue de Dieu l'ayant emportés sur cette considération, je pris un louis d'or d'un des lots pour le lui donner. Tôt après la dépositaire l'étant venu prendre pour faire le paiement auquel il était destiné, la somme fut trouvée toute entière sans que rien n'y manquât.

Une troisième fois cette bonne veuve vient me trouver lorsque la maison était entièrement dépourvue d'argent. N'ayant rien à lui donner, je baissais la vue avant de la refusé, me recueillant un peu pour offrir ma bonne volonté à Dieu. Aussitôt que je regardais à terre, je vis à mes pieds une pièce de si bien me souvient que je lui donnais.

Mais revenant au discours que j'ai laissé du malheureux état où cette (Mot incompréhensible) de péché m'avait réduite, et avec tant d'aveuglement que je ne le croyais pas : ce qui m'empêchait de m'en confesser et de m'en corriger : cependant, j'étais fort coupable.

Je finis ma troisième année de supériorité et fut mise en office. Toutes celles qui m'avaient été opposées et qui m'avaient décriée auprès de mon supérieur et dans le dehors et le dedans, et même dans quelques-une de nous maison, de telle sorte que l'on avait conçu des idées très mauvaises sur ma conduite et contre mon honneur. Ce directeur fut envoyé ailleurs 2 ou 3 mois après. Mais son éloignement n'était pas capable de me dégager. Étant d'un naturel si opposé au changement que les

remèdes pour les autres en ces matières n'étaient qu'un accroissement de mal pour moi. Et si le ciel ne m'avait extraordinairement secourue, je serai restée sans conversion tout le reste de ma vie. Je crois devoir dire ici que quoique tout le sensible du cœur fut converti en la créature et qu'il attirât la volonté à lui adhérer, ce n'était qu'en l'aveuglant et lui cachant le mal, et par des surprises où apparemment je procédais avec plus d'innocence.

Les impressions de grâce dont j'ai parlé ne m'avait jamais discontinués même dans mes plus grands dérèglements ; j'étais dans ce malheureux partage où je servais à deux maîtres sans que l'un voulut céder à l'autre et je ne saurais faire comprendre en quel tourment et division était l'âme sans secours humain pour l'en retirer.

Avec des maladies, des calomnies en dehors et des persécutions en dedans très sensibles, étant restées sous la domination de celles qui m'étaient le plus opposées. Avec des dispositions si pénibles et si humiliantes qu'on ne manqua pas d'exercer sur moi le pouvoir que l'on avait en mains pour me pousser à bout sur tout ce qui pouvait être de plus dur à la nature.

On me donna pour obéissance d'enseigner et de servir les nièces de celles qui agissaient et avaient plus agi à me détruire en dedans et en dehors : ce que la nature ressentait lui être tout contraire.

Cependant je m'acquittais de ce dont on m'avait chargée, comme si c'eut été par inclination.

On me donna encore pour aide à une séculière qui était pensionnaire et qui se mettait de panser et guérir les plaies, ce qui lui faisait faire beaucoup d'onguents l'été. Elle était venue de loin et on ne savait pas quand elle fut reçu, qu'il s'était donné contre elle un arrêt diffamatoire au parlement qui la condamnait aux repenties et à être rasée par un bourreau et celles qui avaient fait un parti contre moi quand j'étais supérieure la soutenaient dans la maison, après que cette connaissance leur fut donnée. Ayant donc l'autorité en mains, elles m'associèrent à cette personne pour la servir en ses besoins, et Dieu permit que je servis quelquefois de bête de charge, me chargeant de faix d'herbes qu'elle ramassait, me faisant la suivre de lieu en lieu pendant qu'elle faisait la cueillette. La nature se souleva contre cette abjection, de telle sorte que l'effort qu'il me fallut faire en une rencontre fut si grand qu'il me semblait que le cœur m'en dût crever.

On ne me laissait pas longtemps en chaque emploi. On me donna celui d'avoir soin du jardin où il n'y avait point de jardinier ce qui m'engageait à me faire force pour remuer la terre et conduire des brouettes, lesquelles étant chargées me furent fort pénibles à conduire étant faible et sans avoir jamais exercer ces choses.

En toutes ces rencontres, le démon et la nature ne manquaient pas de me faire réfléchir à la naissance que dieu m'avait donnée, à l'éducation et à la tendresse de mes parents, à l'estime où j'avais été en religion, à la douceur que j'avais eue pour celles qui en usaient d'une manière si opposée envers moi, aux motifs qu'elles avaient de me traiter en cela et en bien d'autres choses comme elles faisaient et aux conséquences fâcheuses qui se tiraient de leur conduite à mon égard. Mes faiblesses de corps, aux rudes traitements que l'on faisait souffrir de temps en temps à celles qui m'avaient été unies, tout cela, joints aux privations intérieurs du divin et de l'humain, formaient dans mon cœur des angoisses si sensibles et si pénétrantes, que je ne sais comment je les ai pu supporter.

Étant maîtresse des pensionnaires, on leur lisait un livre des miracles du Saint Rosaire qui me réveille le désir de reprendre cette dévotion, et d'y employer le temps qui me serait laissé libre. On ne m'exemptait pas comme autrefois des observances à raison de mes infirmités, mais j'étais dans mes exercices spirituels comme une souche. Et tout ce que je faisais en cette année en l'intérieur, n'était que de soutenir mes peines et pour le regard du corps, je n'avais rien qui me donna aucune délicatesse en soulagement superflu.

Sur la fin de l'année il me vint en l'oraison un fort mouvement de demander à changer de maison : ce qui me fut aisément accordé par mon supérieur : les médecins me l'ordonnèrent peu de mois après m'être rendue en cette nouvelle demeure, je demandais à faire une retraite, ce qui me fut permis à condition de la faire sans directeur parce que on n'en faisait pas venir pour une seule religieuse : j'acceptai cette condition. Le livre qui me fut donné fut : « les 24 visites du père Haineuvre », lequel me fit voir clairement le mauvais état de ma conscience que je connaissais pas être si criminel, je pensais donc sérieusement à réparer les omissions de mes confessions

précédentes et à faire cette revue avec le chapelain de la maison, croyant que l'on ne s'en aviserait pas, ce que je croyais devoir être.

Le Monsieur à qui je dis mon désir se comporta si imprudemment que cela parut à toute la communauté d'une manière à me faire préjuger telle que la renommée le disait. Il m'ordonna des pénitences que je ne pouvais exécuter sans qu'il y parût et qui étaient très propres à faire porter ces jugements. J'acceptais tout à l'aveugle et pris cette confusion en esprit de pénitences. Je conçus lors une demi-volonté de rompre en partie mes liens, mais je ne pouvais me résoudre à discontinuer le commerce de lettres ni rompre tout à fait. Mais bien ne faire autre chose que tourner autour du précipice, ce qui était se tenir toujours en état de tomber. Le cœur ne se séparait pas de son idole. Ce vouloir et ne vouloir pas m'était un grand tourment et un combat intérieur extrême. La conscience se sentait terriblement pressée par les méditations du père Haneuvre lesquelles me convainquaient que ce n'était une nécessité de salut de rompre tout à fait cette attache. La passion se ranimait d'une très grande force pour le contraindre. J'étais dans une privation totale de toute consolation sensible et sans pouvoir d'être aidée des créatures.

Mais la sacré Vierge que j'invoquais par le saint Rosaire, m'obtins de cher fils une grâce efficace dont je n'étais pas digne ; m'étant séparée de lui ! Un jour étant couchée, mais bien éveillée, je me trouvais tout à coup investie d'une lumière intérieure où Jésus Christ me parut en esprit en son état de sainteté et de pureté essentielle, et mon âme criminelle, en son état d'opposition à cette divine sainteté. Cette vue passa presque comme un éclair, mais fit un tel changement en mon âme pour la faire sortir de ses liens et l'éclairer de telle sorte qu'il est impossible de faire comprendre les grands effets de cette grâce.

La même reine du ciel me retira un peu avant celle-ci d'un autre piège : je voulus apprendre la chirurgie. On me donna quelques livres propres à cela. Mais où il y avait certains traités qui ne convenaient pas au Saint état que j'avais embrassé et que je lisais cependant par esprit de curiosité, présumant que je n'en retirerais aucun mauvais effet ne croyant pas faire le mal mais un soir m'étant ni bien endormie, ni bien réveillée, je vis cette reine du ciel à côté de mon lit, tenant un pochon à la main dont elle tirait une poix noire. Quoique cette vue se passa en un moment sans autre circonstance particulière, il fut imprimé dans mon âme que c'était la matière dont elle se souillait par la lecture de ce livre qui m'était démontré par cette mère de bonté et de pureté. Et j'en avais une certitude intérieure si grande que je n'en pouvais douter : ce qui fit que je ne voulus plus faire ces sortes de lecture.

Mon âme commença à sortir de sa voie de ténèbres, mais demeurait sèche et aride. J'avais reçu lumière de ce que je devais pratiquer pour sortir du borbier ou j'étais.

Avant cette apparition de notre seigneur (sic), ce que j'avais marqué par écrit par forme de pratique, mais tous ces moyens auraient été faibles, si notre bon Jésus n'était lui-même venu au secours. Tôt après cette grâce j'eus une violente fièvre continue occasionnée par quelque effort que j'avais fait à l'hôpital je pensais en mourir. Dieu me donna un peu après une petite vue de la gloire des bienheureux en une retraite qui me remplit l'âme de joie quoique j'eusse le sentiment que je ne la pouvais mériter ni y parvenir, sans une infinie miséricorde de Dieu.

Une fois, étant en semaine à l'hôpital, une pauvre femme se jeta par la fenêtre de la salle des malades, où je lui avais permis d'aller prendre l'air. Le cri des pauvres avertit ma compagne et moi du malheur qui venait d'arriver. J'eus le mouvement de la recommander à la bienheureuse mère Madeleine de Saint-Joseph professe des Carmélites de Paris dont on lisait la vie à la cité et, ressentant intérieurement l'effet de son intercession, je dis à ma compagne (qui était dans un grand trouble, l'ayant vue donner de la tête à une grosse pierre et rester comme morte) qu'elle ne mourrait pas, ce que je suis lui dis-je avec tant d'assurance 2 ou 3 fois, (mot incompréhensible) l'effet de ce que je lui avait dit contre toute apparence et de l'avis des chirurgiens qui disaient qu'elle avait la tête toute moulue, et était à la vérité en état d'agonisante, ce qui lui procura l'extrême-onction. Et l'effet de sa chute parut tel qu'elle fut longtemps à rendre le sang et pus par les oreilles et les narines. Or comme elle guérit contre toute espérance, on crut ensuite que j'avais la même connaissance de l'avenir pour les autres maladies et on venait m'interroger, pour savoir si on devait guérir ou non. Je restais 3 ans en cette maison dans un état de continuelles humiliations, non pour autre chose, si ce

n'est que j'y étais regardée en étrangère et comme une personne, qui non seulement leur était superflue, mais même qu'elles estimaient les observer en ces sentiments, elles avaient quelque gêne de m'avoir donné entrée dans leur maison. Il n'y en avait qui, dans ces sentiments me regardaient comme une espionne ; ce en quoi elles me faisaient injustice, car tout m'édifiait en elles.

Ce sentiment néanmoins les poussa si avant que, ne me pouvant souffrir, et jugeant que les principales de la maison ne voudraient suivre leurs désirs pour me renvoyer, elles s'adressèrent à l'évêque du lieu lors de la visite. Lequel ordonna, pour les mettre en paix, que je serais renvoyée. Ce procédé fut autant rude à la nature qu'on le peut penser.

Ce ne fut pas tout : une autre maison de notre ordre, laquelle était presque sur le chemin de mon retour, et m'avait toujours ardemment désirée en leur communauté pour y faire un long séjour, désir qu'elles avaient réitéré bien des fois et en avait enfin obtenu la permission de mon évêque, qu'elles renouvelèrent avec toute l'honnêteté possible, lorsqu'elles surent que je quittais celle de Rennes. Je m'y étais accordée, et tant de leur part que de la mienne, cela fut su d'un chacun, que j'allais chez elles pour y rester.

Au jour de mon départ, la bonté de Dieu changea tellement d'affection des cœurs de celles qui m'avaient désirée avec le plus d'empressement, que, s'étant mis dans l'esprit que mon union avec leur mère fondatrice qu'elles avaient renvoyées depuis 2 ans, leur seraient préjudiciable. Elles m'appréhendèrent si fort qu'à mon arrivée, elles ne voulurent pas venir me saluer, et il se trouvait toujours divers prétextes pour ne se point trouver où j'étais.

Mais l'honnêteté des autres et leur adresse à me cacher leur mauvaise disposition et manière d'agir à mon égard, joint à ce que je désirais laisser couler le temps du règne de celle qui gouvernait en ma maison de profession, m'empêchait voir l'insulte qu'elles me firent. Elles tramèrent avec leur supérieur que, sans rien dire au gros de la communauté, laquelle me témoignait de l'amitié. Elles firent venir une litière à la porte, dans laquelle elles me firent mettre comme un corps saint, sans me donner aucun loisir ni de ramasser mes hardes ni de prendre congé de qui que ce fut. Cela fut exécuté un dimanche matin ; de la sorte, excepté que je dis résolument au supérieur que je ne partirais pas sans entendre la sainte messe, laquelle il dit sur l'heure, puis me fit mettre en litière avec précipitation, mais non sans que plusieurs religieuses s'indignèrent, ce qui causa de l'émotion entre elles. Ce procédé fit grand éclat parmi les séculiers.

Semble manquer une page
à l'amitié.

Chacun en parlait à sa manière et ces choses étaient d'autant plus rudes qu'elles fournissaient d'apparence de me perdre d'honneur. Eu égard au décriement qu'on avait fait de moi et aux avantages qu'en pourrait retirer celles de qui j'allais encore dépendre pour en mal user à mon égard. J'envisageais ces choses comme des châtiments d'un père amoureux, et les recevais toutes comme de la main de Dieu, sans ressentiment contre celles qui en usaient de la sorte. Car j'avais une impression intérieure que c'était une voie de pénitence où le ciel me voulut mener, et où il me poussait en satisfaction de mes péchés.

J'arrivais la veille de la Toussaint dans un couvent des Ursulines où j'avais une parente supérieure et où je voulais rester passer les 2 jours suivants. Ce qui me fit renvoyer la litière, espérant en trouver une autre, n'étant qu'à une journée de chemin de ma maison professe. Je déchargeai mon cœur à cette bonne mère ma parente, laquelle fit tout de qu'elle put pour m'inciter à changer d'ordre et embrasser le sien ; ne pouvant comprendre la manière dont on usait à mon égard dans celui que j'avais embrassé.

Le bruit courut partout que j'allais me faire Ursuline, et ce qui le faisait croire c'est que ne trouvant pas d'équipage, je restais près de 15 jours en cette communauté. Je n'eus jamais néanmoins la pensée de m'y fixer ; chose aucune n'ayant pu m'ébranler sur ma vocation/

M'étant enfin rendu en ma maison de profession, on se comportait à mon égard comme si j'avais été une personne qu'il importait de bien garder et d'épier, ce qui ne me faisait aucune peine, quoique celles qui étaient commises à le faire en usassent mal. On semait divers discours de moi qui avais trouvé créance dans l'esprit d'un père Jésuite du collège, ce qui lui fit beaucoup répugner à me donner la retraite quelque temps après mon arrivée. Les témoignages qu'il s'en donna étaient bien

capables de m'en détourner et de me resserrer le cœur, mais n'y ayant que lui au collègue à qui il fut permis de s'adresser pour les confessions extraordinaires et les retraites, je me rendis si importune nonobstant tous les refus, que j'obtins cette consolation, qui fut suivie de plus grandes que je reçus de la charitable direction de ce révérend père, lequel étant entré en connaissance de ma disposition, ne me dénia pas d'être mon directeur tout le temps qu'il fut au collègue.

Mes voies intérieures commençaient peu à peu à sortir de ces voies sèches et arides mais ce qui les dissipa entièrement fut la rencontre du petit livre de méditations de Saint Bonaventure sur le sujet de la passion de Jésus-Christ.

J'avais commencé, dès le temps que j'étais à Rennes à me sentir extrêmement portée à l'humanité sainte de Jésus-Christ, mais ne me pouvant aider de l'imagination, ni du discours, je ne savais comment faire, Dieu se servit de ce petit livre qui est bien dévot et affectif, pour produire cet effet en moi car, dès les lectures que j'y faisais, sans autre application d'esprit, je recevais tant de lumières et notre divin Jésus se communiquait si intimement à mon âme qu'elle se trouvait comme sortie d'un cachot obscur, et rendue en une région de lumière, entre les bras de son divin époux : je commençais cette voie tôt après mon retour.

Un an après mon arrivée, ma supérieure et ses officières allèrent faire un établissement ; je fus chargée du soin du monastère qui resta presque entièrement dénué au temporel et au spirituel, n'ayant que très peu de religieuses.

Jusqu'alors j'avais toujours eu l'esprit extrêmement borné et aliéné pour tout ce qui concernait le temporel. Dieu me donna une disposition intelligente et active qui fut très utile à la maison.

En ce temps, mon directeur ayant quitté Quimper un autre père du collègue, très saint et très spirituel (le père Le Grand) eut la direction de notre maison qui s'augmenta par un nombre considérable de bons sujets ; mais le bon père mourut peu de temps après et un fâcheux changement de directeur ne s'accoutumant pas, je m'adressai à un ecclésiastique de savoir et de piété et d'une spiritualité non commune. Cette voie de lumière, par laquelle j'étais conduite allait toujours croissant et était si pénétrante sur les voies intérieures, sur les ruses de la nature, de l'amour propre et du propre intérêt pour surprendre l'âme, et la nécessité de salut de se tenir unie à Jésus-Christ Dieu et homme, que me promenant, mangeant et me couchant, priant ou agissant, soit de jour, soit de nuit, il me venait tout à coup de ces lumières qui me faisaient voir clairement ce à quoi je n'avais pensé ni entendu et qui m'avait aucune conformité à l'application où j'étais en les recevant.

J'étais en ces temps en une grande pureté de conscience et de dégagement de moi-même, et me livrait avec courage aux fatigues et aux travaux qu'il me fallait embrasser continuellement pour le bien de la maison, sans aucun secours du dedans, ce que je faisais lors, dans une très pure vue de Dieu et de sa sainte volonté.

Je commençais à entrer dans ses voies peu communes par une vue d'esprit de la Sainte Vierge et Saint Corentin ne donnant leur bénédiction. Je les vis allant au jardin et me paraissant en l'air comme au-dessus de la tour de la grande église, ce qui se passa très vite.

Quelque temps après, entrant en notre chambre et me mettant à genoux avec hâte pour saluer une image de Notre-Dame, elle me fit connaître par une vue intérieure, qu'elle me tendait les bras pour m'embrasser et me dit qu'elle me prenait pour son aide pour le bien de cette maison.

Un jour, me mettant à table je fus saisie tout à coup d'une vue intime et d'une certitude si grande, que par la miséricorde de Dieu je parviendrai à la gloire, que cela ne se peut comprendre laquelle me pénétra vivement d'un amour de reconnaissance. Mais la plus grande grâce que j'ai reçue en ce temps fut un sentiment d'union essentielle à la divinité lequel dans un moment se fit sentir à mon âme d'une manière inconcevable, faisant une impression comme d'un cachet sur une cire molle, et fit un tel changement en moi que je reçue plus de grâce et d'amour en ce moment qu'en toute ma vie.

Ce nouveau directeur ecclésiastique dont j'ai parlé me faisait écrire ce que je pouvais des connaissances et des voies par lesquelles j'étais conduite. Je dis ce que je pouvais car il m'eut été impossible d'avoir le temps de les écrire toutes. Il en communiqua à des personnes éclairées qui furent des trompettes pour me renommer sur le pied d'une grande âme. Il m'arriva un bien de ce mal car je fus donnée à connaître à Madame Houx (du Houx) si connue dans la Bretagne laquelle vint

dans notre couvent peu de temps après.

Mon retour de Carhaix ou l'obéissance m'avait envoyée conduire les fondatrices de ce monastère de notre ordre ; ce fut par le charitable zèle de Monsieur de Tremaria, qui était l'un de ceux à qui l'on m'avait fait connaître, qui nous procura le bien de posséder cette âme éclairée.

Fin de l'autobiographie (écrite avant 1667)

Source : Cote 171J des AD22

Transcription par Jérôme Caouën le 12/04/2013.